

PIERRE
LOTI

PRÉFACE DE JEAN-CLAUDE PERRIER



**DE L'ÎLE DE PÂQUES
À OBOCK, EN PASSANT
PAR SÉOUL...**

ET AUTRES RÉCITS DE VOYAGES

Pierre Loti

ARTHAUD

De l'île de Pâques à Obock,
en passant par Séoul...

Et autres récits de voyages

Pierre Loti

Préface de Jean-Claude Perrier

De l'île de Pâques à Obock,
en passant par Séoul...

Et autres récits de voyages

ARTHAUD

© Flammarion, Paris, 2019
Tous droits réservés
87, quai Panhard-et-Levassor
75947 Paris Cedex 13
ISBN : 978-2-0814-2568-2

PRÉFACE

LOTI OU LE MOUVEMENT PERPÉTUEL

Quelle que soit notre approche pour l'envisager, thématique, chronologique, géographique, ou les trois à la fois, l'œuvre de Pierre Loti, à l'image même de son auteur, est bien trop vaste, trop diverse, trop mobile pour se laisser ainsi réduire à des catégories, enfermer dans des genres, quels qu'ils soient.

Tout est parti, pour lui, d'une double matrice, d'un réservoir infini, qu'il alimentera presque toute sa vie : son *Journal intime*, commencé le 9 octobre 1866, à Paris, où il rongait son frein en attendant de se présenter, pour la seconde fois, au concours de l'École navale de Brest. Il y sera admis l'année suivante. À l'époque, il s'appelait encore Julien Viaud, et, suivant les traces de son frère aîné adoré, Gustave, son modèle, chirurgien de marine (mort en mer, dans l'océan Indien, en 1865, à l'âge de 27 ans), il avait décidé, avec beaucoup de sérieux, en 1863, que, plutôt que pasteur, il serait lui aussi marin. Il avait 13 ans, cela s'appelle une vocation. Plus tard, il racontera que ce sont ses lectures d'enfant assez solitaire, notamment *L'Illustration*, qui l'avaient fait rêver et conforté dans le choix de sa destinée. Ce *Journal*, à la fois spontané et soigneusement organisé, il y puisera à peu près tous ses ouvrages, romans ou récits de voyages,

certains, comme *Aziyadé*, l'un de ses plus connus, son premier livre, publié sans nom d'auteur en 1879, étant d'ailleurs fort malaisés à classer dans un genre ou l'autre. Il tiendra son journal jusqu'au 20 août 1918, alors qu'il venait d'être démobilisé définitivement au terme d'une guerre où, malgré son « grand âge » (64 ans en 1914), sa conduite et son patriotisme furent exemplaires¹, l'achevant sur ces mots angoissés et désabusés : « Aujourd'hui 20 août et en prévision de ma mort, j'arrête définitivement ce journal de ma vie, commencé depuis environ quarante-cinq ans. Il ne m'intéresse plus et n'intéresserait plus personne. » Ce en quoi il avait tort. La mort lui laisserait encore cinq ans. Quant à ce monument, en cours de publication dans une édition érudite², il est, quoique d'une lecture pas toujours évidente, tout à fait passionnant.

L'autre « catalyseur », si l'on ose ce mot moderne, de l'œuvre de Loti, ce fut la presse, et cela l'est resté durant toute sa vie. Le dernier recueil d'articles de son vivant, *La Mort de notre chère France en Orient*, est paru en 1920. Quant à sa toute première intervention dans un journal, elle constitue un petit roman à soi seule. C'était en 1872. Le jeune Julien Viaud était encore aspirant. Il avait déjà effectué, sur la frégate *La Flore*, nombre de voyages, dont un à Tahiti, un séjour de fin janvier à fin mars dont il tirera un « roman », *Le Mariage de Loti*, son deuxième livre publié, en 1880, signé « par l'auteur d'*Aziyadé* ». Mais contrairement à l'ouvrage précédent, sorti dans l'indifférence totale, celui-ci obtiendra en librairie un succès instantané et « étourdissant ». C'est à partir de là qu'il signera désormais tous ses textes, articles ou livres, de son pseudonyme, Pierre Loti, né justement, comme le veut la légende qu'il a créée, à Tahiti. L'entourage de la reine Pomaré, avec qui

1. Voir notre édition de *Reportages de guerre* (Classiques Arthaud, 2018).

2. Cinq volumes déjà parus aux Indes savantes, édités par Alain Quella-Villéger et Bruno Vercier.

Préface

il s'était lié, lui aurait donné par affection le surnom de « roti », qui signifie « rose » ou « laurier-rose » en langue locale, laquelle éprouve des difficultés à prononcer notre *r* dur, préférant le rouler. *Roti* est ainsi devenu *Loti*. *Se non è vero, è ben' trovato*...

Avant l'épisode polynésien, le jeune officier de marine avait séjourné quatre jours sur l'île de Pâques, du 3 au 7 janvier 1872, et en avait tiré trois articles, qui parurent dans *L'Illustration*, sous son vrai nom. Mais, à l'origine, ce n'étaient que des dessins de sa main, présentant notamment une tentative de déchiffrement de l'alphabet pascuan (outre l'écriture, Loti fut un dessinateur et un photographe d'exception), et des « impressions au jour le jour » qu'il avait envoyées à sa sœur chérie Marie, à charge pour elle de les mettre en forme et de les faire publier. Tâches dont la jeune femme (elle était née en 1831) s'est apparemment acquittée *magna cum laude*. Plus tard, en 1899, Loti, devenu écrivain célèbre, reprendra et retravaillera ce texte, afin de lui donner sa forme définitive, celle qui figure dans le présent recueil. On est frappé par sa modernité, la précocité de ce jeune homme de 22 ans, à la fois plein d'empathie pour une population, la décrivant dans sa beauté mais aussi ses difficultés, presque à la façon d'un ethnologue. Quant au duo Marie-Julien V., il récidivera en 1873, toujours dans *L'Illustration*, avec deux articles tahitiens qui intégreront plus tard *Le Mariage de Loti*.

Rien de tout cela n'est anecdotique. Chez un grand écrivain, la manière de travailler ne l'est jamais. Loti a passé sa vie la plume à la main, à tenir son journal, où il a puisé ses grands livres de voyage, lesquels se présentent en effet comme des journaux, des impressions, une collection de choses vues. Sans qu'il faille se fier, tout au contraire, à la chronologie, pourtant minutieuse, qu'il a tenu à y inscrire. Cet homme était un formidable brouilleur de

pistes¹. Il a aussi inondé les grands journaux de son temps (essentiellement *L'Illustration*, *Le Figaro*, *La Revue des deux mondes*) d'articles, de reportages, prises de position, discours, voire philippiques enflammées, innombrables, presque tous repris, après avoir été retravaillés, parfois largement, en volumes chez Calmann-Lévy, son éditeur quasi exclusif.

Cette œuvre est une jungle mouvante, et s'y retrouver tient de la gageure. Nous avons donc opté, pour notre intégrale des *Voyages* de Loti, six volumes parus depuis 2012, pour une répartition par zones géographiques : Moyen-Orient, Extrême-Orient, ou par pays quand l'un d'eux occupait à lui seul un ou plusieurs volumes (l'Inde, la Turquie, le Maroc), à quoi l'on avait ajouté le volume des *Reportages de guerre*. Mais demeurait toute une matière, textes courts, récits brefs, rapides escales où cependant, avec son œil kaléidoscopique, Loti voit tout, comprend tout, et le raconte avec son génie coutumier, « one shot » qu'il avait intégrés dans tel ou tel de ses recueils, *Propos d'exil* par exemple (1887), ou *Reflets sur la sombre route* (1899), parmi des textes d'un autre genre, mais qui ne pouvaient figurer dans aucun des nôtres. Il eût cependant été dommage d'en priver le lecteur. Voici donc une collection de ces « choses vues », comme disait Loti, de ses « impressions de voyages », présentées sans aucun ordre logique apparent. Par exemple, fallait-il placer cette fameuse *Île de Pâques* au tout début du volume, parce que parue en 1872, ou plus avant, lorsque, en 1899, le texte reçut sa forme définitive ? C'est sûrement la solution qu'aurait choisie Loti, qui n'écrivait pas pour le public des savants et des universitaires, lesquels, à quelques exceptions de « fans » près, l'ont largement oublié, voire méprisé, et continuent de le faire. Quand il n'est pas victime de calomnies imbéciles de la part des terroristes intellectuels de l'ordre moral actuel, lesquels ne l'ont pas lu. Espérons que le

1. Voir notre édition de *L'Inde (sans les Anglais)* dans *Voyages en Inde* (Classiques Arthaud, 2015).

Préface

centenaire de sa mort, en 2023, suscitera des vocations nouvelles et une remise à sa juste place d'un des écrivains les plus exceptionnels de toute la littérature française. Et pourquoi pas l'honorer au Panthéon ?

En attendant, accompagnons-le au Monténégro, à Obock, aux États-Unis, à Séoul, à Mascate, entre autres, avec la même ferveur.

JEAN-CLAUDE PERRIER

UNE TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE : PALMAS, BAHIA, NEW PORT, HALIFAX

Palmas [du 19 au 24 avril 1870]

Vue du mouillage, Palmas offre un ravissant tableau. C'est une ville riante, mélange de maisons blanches et de hauts palmiers, dominée par les clochers sombres d'une vieille église espagnole. Au-dessus de tout cela s'étagent des collines verdoyantes, et enfin de hautes montagnes – plus ou moins perdues dans les nuages.

Nous avons vu cette ville pendant les heures les plus chaudes et les plus défavorables de la journée ; aussi n'y avons-nous trouvé que des rues silencieuses, dévorées par le soleil, et des maisons fermées – à peine quelques passants, quelques rares señoras, glissant le long des murailles, et cachant leurs traits sous de larges éventails de latanier.

On dit cependant que ces dames sortent le soir, et que, quand vient la nuit, les jardins exotiques de Palmas sont peuplés d'une foule élégante et distinguée. Mais nous n'avons pas pu juger.

À quelque distance de cette ville, dans une vallée fertile et boisée où le hasard m'a conduit, j'ai pu admirer toute la magnificence de la végétation des tropiques.

Autour de moi se dressaient des palmiers gigantesques, élancés et droits comme des colonnes antiques, des bananiers chargés de leurs lourds régimes se mêlaient à des orangers, à des arbres

inconnus ; des cactus à larges fleurs rouges, d'énormes nopals s'étalaient par terre, et des milliers d'insectes bourdonnaient au-dessus de ces plantes luxuriantes. Toute cette chaude nature s'épanouissait sous un ciel d'un bleu profond, éclairée par un soleil torréfiant.

Bahia [du 18 au 20 mai 1870]

La fièvre jaune et les autorités du bord nous ont interdit de séjourner plus de trois heures à Bahia, et, sans oser en rien contrôler leurs décisions, nous avons cependant le droit d'en éprouver de très profonds regrets.

Cette belle ville blanche, ce splendide pays, cette étonnante végétation nous avaient particulièrement charmés... aussi un beau matin, quand à notre réveil on vint nous annoncer que nous avions fait environ mille lieues pour ne rien voir de tout cela, il est naturel que nous en ayons conçu quelque désappointement.

J'emporte de Bahia un souvenir des plus vagues... j'y ai vu des jardins féeriques, des maisons enfouies sous de sombres masses de verdure, et puis une étrange population, des gens assez naïfs pour se faire voiturier en palanquin, et enfin des quantités de négresses laides à faire peur, mais modelées et vêtues d'après l'antique... J'ai vu tout cela par une pluie torrentielle, en une demi-heure et en courant.

Après avoir longtemps couru de cette façon, et franchi successivement au pas gymnastique quatre ravins boueux et détrem-pés, je suis arrivé sur les bords du Rio Camurugipe, une limpide rivière dont les rives délicieuses sont exclusivement habitées par des caïmans.

Là, à deux lieues à peine de cette cité bruyante, la présence de cette nature à peu près vierge avait quelque chose de merveilleux et d'incroyable... Peu à peu les maisons avaient fait place aux cases, les cases elles-mêmes disparues, remplacées par d'épais

fourrés de plantes exotiques et, de chaque côté de l'étroit sentier que j'avais suivi, le bois était devenu absolument impénétrable. Partout des racines enchevêtrées, des lianes, des troncs gigantesques ; de sombres manguiers, des fougères arborescentes, et des cocotiers balançant dans l'air leurs panaches de verdure. Des oiseaux et des papillons aux couleurs métalliques voltigeaient par nuées, et toutes ces plantes étaient d'un vert éclatant et frais, d'une teinte inconnue à notre nature d'Europe.

New Port [du 24 juin au 5 juillet 1870]

Contrairement à toutes les villes que nous avons visitées jusqu'à ce jour, New Port est dépourvue de pittoresque d'intérêt et de souvenirs ; c'est la civilisation positive et froide de l'Europe, avec cette différence qu'elle est plus désagréable qu'ailleurs, dans ce pays sans passé et en même temps sans jeunesse.

New Port est une ville de bains et de plaisance ; c'est le Trouville des grands industriels de New York ; c'est là que les épiciers millionnaires et les parvenus de toutes les classes viennent goûter, entre deux opérations commerciales, les douceurs de la vie champêtre.

Au premier coup d'œil on est charmé de l'aspect riant et frais de cette ville ; partout des gazons verts, des jardins anglais et des corbeilles de fleurs ; de petites maisons blanches, vertes ou rouges ; des chalets, des châteaux gothiques ou des temples grecs ; des pavillons chinois ou des obélisques égyptiens ; tout cela enfoui pêle-mêle dans les arbres ; tout cela en miniature et en bois.

Aux coins des rues sont plantées des églises appartenant à un nombre infini d'architectures et de confessions diverses ; il y en a de catholiques, de protestantes, de juives, de méthodistes, congréganistes, unitaires, etc. mais toutes sont également prétentieuses et mesquines. En somme New Port nous laisse une profonde idée de châteaux de cartes et de maisons en carton.

Vue la grande liberté des mœurs américaines, une foule de jeunes misses courent les rues à pied ou à cheval, avec la même aisance et le même aplomb que les jeunes gens en France. En général elles sont distinguées, modestes et charmantes. Les hommes au contraire sont aussi mal élevés que mal vêtus, d'autant plus grossiers qu'ils ont plus de valeur – c'est-à-dire plus de dollars. L'aristocratie de l'argent tient lieu de celle de naissance, et la fortune remplace avantageusement l'intelligence et le savoir. Le dollar est le Dieu et le tyran de la libre Amérique, et tous les moyens sont bons pour en amasser, la justice étant très tolérante à cet endroit. Il est permis de bousculer le voisin qui vous gêne et n'est pas absolument défendu de mettre la main dans sa poche. On a dit assez justement : « L'Amérique est une barbarie éclairée au gaz. »

Halifax [du 9 au 13 juillet 1870]

Ce que nous avons trouvé de plus intéressant à Halifax, c'est certainement l'ordre de rejoindre la France ; sans cette particularité imprévue notre séjour dans cette ville serait passé inaperçu pour nous tous.

Ces populations et ces cités anglaises sont toujours empesées et glaciales ; elles ne laissent aux voyageurs aucun de ces souvenirs charmants que les villes méridionales leur fournissent en foule.

La Nouvelle-Écosse est cependant une terre pittoresque et sauvage ; on y rencontre des paysages enchanteurs, des forêts sombres et profondes, suspendues au-dessus de lacs immenses. La végétation de ce pays n'est plus celle des climats tièdes que nous connaissions, les bouleaux croissent au lieu des palmiers, les sapins dominent dans les forêts et on foule aux pieds les plantes délicates des pays froids.

Sur les bords tristes et calmes d'un de ces lacs sont venus camper les débris de la race indienne ; ces misérables n'ont conservé

du passé que leur type et leur couleur, et n'ont pris à la civilisation avancée qui les entoure, que ses vices les plus dégradants. Ils vivent péniblement de chasse et de pêche, parcourant les forêts, ou remontant les lacs sur leurs légères pirogues d'écorces de bouleaux ; leur accoutrement est un grotesque mélange des costumes traditionnels et des modes modernes, et tout annonce en eux le plus complet avilissement.

L'ÎLE DE PÂQUES

Pour Albert Vandal

Il est, au milieu du Grand Océan, dans une région où l'on ne passe jamais, une île mystérieuse et isolée ; aucune autre terre ne gît en son voisinage et, à plus de huit cents lieues de toutes parts, des immensités vides et mouvantes l'entourent. Elle est plantée de hautes statues monstrueuses, œuvres d'on ne sait quelle race aujourd'hui dégénérée ou disparue, et son passé demeure une énigme.

J'y ai abordé jadis, dans ma prime jeunesse, sur une frégate à voiles, par des journées de grand vent et de nuages obscurs ; il m'en est resté le souvenir d'un pays à moitié fantastique, d'une terre de rêve.

Sur mes cahiers de petit aspirant de marine, j'avais noté au jour le jour mes impressions d'alors, avec beaucoup d'incohérence et d'enfantillage.

C'est ce journal d'enfant que j'ai traduit ci-dessous, en essayant de lui donner la précision qui lui faisait défaut.

JOURNAL D'UN ASPIRANT DE *LA FLORE*

I

3 janvier 1872.

À huit heures du matin, la vigie signale la terre, et la silhouette de l'île de Pâques se dessine légèrement dans la direction du nord-ouest. La distance est grande encore, et nous n'arriverons que dans la soirée, malgré la vitesse que les alizés nous donnent.

Depuis plusieurs jours, nous avons quitté, pour venir là, ces routes habituelles que suivent les navires à travers le Pacifique, car l'île de Pâques n'est sur le passage de personne. On l'a découverte par hasard, et les rares navigateurs qui l'ont de loin en loin visitée en ont fait des récits contradictoires. La population, dont la provenance est d'ailleurs entourée d'un inquiétant mystère, s'éteint peu à peu, pour des causes inconnues, et il y reste, nous a-t-on dit, quelques douzaines seulement de sauvages, affamés et craintifs, qui se nourrissent de racines au milieu des solitudes de la mer, elle ne sera bientôt qu'une solitude aussi, dont les statues géantes demeureront les seules gardiennes. On n'y trouve rien, pas même une aiguade pour y faire provision d'eau douce, et, de plus, les brisants et les récifs empêchent le plus souvent d'y atterrir.

Nous y allons, nous, pour l'explorer, et pour y prendre, si possible, une des antiques statues de pierre, que notre amiral voudrait rapporter en France.

Lentement elle s'approche et se précise, l'île étrange sous le ciel assombri de nuages, elle nous montre des cratères rougeâtres et des rochers mornes. Un grand vent souffle et la mer se couvre d'écume blanche.

Rapa-Nui est le nom donné par les indigènes à l'île de Pâques, et, rien que dans les consonances de ce mot, il y a, me semble-

t-il, de la tristesse, de la sauvagerie et de la nuit... Nuit des temps, nuit des origines ou nuit du ciel, on ne sait trop de quelle obscurité il s'agit mais il est certain que ces nuages noirs, dont le pays s'enténébre pour nous apparaître, répondent bien à l'attente de mon imagination.

À quatre heures du soir enfin, à l'abri de l'île, dans la baie où Cook vint mouiller jadis, notre frégate replie ses voiles et jette ses ancres. Des pirogues alors se détachent du singulier rivage et se dirigent vers nous, dans le vent déchaîné.

Voici même une sorte de baleinière, qui nous amène un semblant d'Européen ! Un bonhomme en chapeau et en paletot, nous arrivant de Rapa-Nui, cela dérouta mes idées et me désenchante.

Il monte à bord, ce visiteur c'est un vieux Danois, personnage bien imprévu.

Il y a trois ans, nous conte-t-il, l'une de ces goélettes tahitiennes, qui transportent en Amérique la nacre et les perles, a fait un détour de deux cents lieues pour le déposer ici. Et, depuis ce temps-là, il vit seul avec les indigènes, le vieil aventurier, aussi séparé de notre monde que s'il eût fixé dans la lune sa résidence. Il avait été chargé, par un planteur américain, d'acclimater dans l'île les ignames et les patates douces, afin de préparer d'immenses plantations pour l'avenir ; mais rien ne va, rien ne pousse, et les sauvages refusent de travailler. Ils sont encore trois ou quatre cents, nous dit ce vieux, groupés justement tous aux environs de la baie où nous avons jeté l'ancre, tandis que le reste du pays est devenu un désert, ou peu s'en faut. Lui, le Danois, habite une maison de pierre qu'il a trouvée en arrivant et dont il a refait la toiture ; c'était autrefois une demeure de missionnaires français, car il y a eu, durant quelques années, des missionnaires à Rapa-Nui, mais ils s'en sont allés, ou ils sont morts, on ne sait pas trop, laissant la peuplade revenir aux fétiches et aux idoles.

Tandis qu'il nous parle, j'entends derrière moi quelque chose de léger bondir, et je me retourne pour voir un des rameurs du Danois, un jeune sauvage, qui s'est enhardi jusqu'à grimper à bord. Oh ! l'étonnante figure maigre, avec un petit nez en bec de faucon et des yeux trop rapprochés, trop grands, égarés et tristes. Il est nu, à la fois très svelte et très musclé, tout en nerfs ; sa peau, d'une couleur de cuivre rouge, est ornée de fins tatouages bleus, et ses cheveux, rouges aussi, d'un rouge artificiel, sont noués par des tiges de scabieuse sur le sommet de la tête, formant ainsi une huppe que le vent remue et qui ressemble à une flamme. Il promène sur nous l'effarement de ses yeux trop ouverts. Dans toute sa personne, un charme de diabolin ou de farfadet.

— Et les statues ? demandons-nous au vieux Robinson danois.

Ah ! les statues, il y en a de deux sortes. D'abord, celles des environs de cette baie, qui toutes sont renversées et brisées. Et puis les autres, les effrayantes, d'une époque et d'un visage différents, qui se tiennent encore debout, là-bas, là-bas, sur l'autre versant de l'île, au fond d'une solitude où personne ne va plus.

Il s'apprivoise, le sauvage à la huppe rouge. Pour nous plaire, le voici qui chante et qui danse. Il est un de ceux que les missionnaires avaient baptisés jadis et il s'appelle Petero (Pierre). Le vent, qui augmente au crépuscule, emporte sa chanson mélancolique et tourmente sa chevelure.

Mais les autres sont craintifs et ne veulent pas monter. Leurs pirogues cependant nous entourent, secouées de plus en plus par les lames, inondées d'embruns et d'écume. Montrant leurs membres nus, ils demandent par signes des vêtements aux matelots, en échange de leurs pagaies qu'ils offrent, et de leurs lances et de leurs idoles de bois ou de pierre. Toute la peuplade est accourue vers nous, naïvement surexcitée par notre

présence. Dans la baie, la mer devient mauvaise. Et la nuit tombe.

II

4 janvier.

Cinq heures du matin, et le jour commence de poindre sous d'épaisses nuées grises. Vers la rive encore obscure, une baleinière qu'on m'a confiée m'emporte avec deux autres aspirants, mes camarades, pressés comme moi de mettre le pied dans l'île étrange. L'amiral, amusé de notre hâte, nous a donné à chacun des commissions diverses : reconnaître la passe et l'endroit propice au débarquement, chercher les grandes statues et, pour son déjeuner, lui tuer des lapins !

Il fait froid et sombre. Nous avons vent debout ; un alizé violent nous jette au visage des paquets d'écume salée. L'île, pour nous recevoir, a pris sa plus fantastique apparence ; sur les grisailles foncées du ciel, ses rochers et ses cratères semblent du cuivre pâle. D'ailleurs, pas un arbre nulle part ; une désolation de désert.

Sans trop de peine, nous trouvons la passe au milieu des brisants qui, ce matin, font grand et sinistre tapage. Et, la ceinture de récifs une fois franchie, arrivés en eau calme et moins éventsés, nous apercevons Petero, notre ami d'hier au soir, qui s'est perché sur une roche et nous appelle. Ses cris éveillent la peuplade entière et, en un instant, la grève se couvre de sauvages. Il en sort de partout, de creux de rochers où ils dormaient, de huttes si basses qu'elles semblaient incapables de receler des êtres humains. De loin, nous ne les avons pas remarquées, les huttes de chaume ; elles sont là, nombreuses encore, aplaties sur le sol dont elles ont la couleur.

À l'endroit que Petero nous a désigné, à peine avons-nous débarqué, tous ces hommes nous entourent, agitant devant nous, dans la demi-obscurité matinale, leurs lances à pointe de silex, leurs pagaies et leurs vieilles idoles. Et le vent redouble, bruissant et froid ; les nuages bas semblent traîner sur la terre.

La baleinière qui nous a amenés s'en retourne vers la frégate, suivant les ordres du commandant. Mes deux camarades, qui ont des fusils, s'en vont par la plage, du côté d'un territoire à lapins que le Danois nous a indiqué la veille, et je reste seul, cerné de plus en plus près par mes nouveaux hôtes : des poitrines et des figures bleuies par les tatouages, de longues chevelures, de singuliers sourires à dents blanches, et des yeux de tristesse dont l'émail est rendu plus blanc encore par les dessins d'un bleu sombre qui le soulignent. Je tremble de froid, sous mes vêtements légers, humides des embruns de la mer, et je trouve que le plein jour tarde bien à venir ce matin, sous le ciel si épais. Leur cercle s'est fermé de tous côtés, et, chacun me présentant sa lance ou son idole, voici qu'ils me chantent, à demi-voix d'abord, une sorte de mélodie plaintive, lugubre, et l'accompagnent d'un balancement de la tête et des reins comme feraient de grands ours, debout. Je les sais inoffensifs, et du reste leurs figures, que les tatouages rendent farouches au premier abord, sont d'une enfantine douceur ; ils ne m'inspirent aucune crainte raisonnée ; mais c'est égal, pour moi qui, la première fois de ma vie, pénètre dans une île du Grand Océan, il y a un frisson de surprise et d'instinctif effroi à sentir si près tous ces yeux et toutes ces haleines, avant jour, sur un rivage désolé et par un temps noir.

Maintenant le rythme de la chanson se précipite, le mouvement des têtes et des reins s'accélère, les voix se font rauques et profondes ; cela devient, dans le vent et dans le bruit de la mer, une grande clameur sauvage menant une danse furieuse.

Et puis, brusquement, cela s'apaise. C'est fini. Le cercle s'ouvre et les danseurs se dispersent. Que me voulaient-ils tous ?

Enfantillage quelconque de leur part, ou bien conjuration, ou bien encore souhaits de bienvenue?... Qui peut savoir?...

Un vieil homme très tatoué, portant sur la chevelure de longues plumes noires, quelque chef sans doute, me prend par une main ; Petero me prend par l'autre ; tous deux en courant m'emmenent, et la foule nous suit.

Ils m'arrêtent devant une de ces demeures en chaume qui sont là partout, aplaties parmi les roches et le sable, ressemblent à des dos de bête couchée.

Et ils m'invitent à entrer, ce que je suis obligé de faire à quatre pattes, en me faulant à la manière d'un chat qui passe par une chatière, car la porte, au ras du sol, gardée par deux divinités en granit de sinistre visage, est un trou rond, haut de deux pieds à peine.

Là-dedans, on n'y voit pas, surtout à cause de la foule qui se presse et jette de l'ombre alentour ; il est impossible de se tenir debout, bien entendu, et, après les grands souffles vivifiants du dehors, on respire mal, dans une odeur de tanière.

À côté de la cheffesse et de sa fille, on m'invite à m'asseoir sur des nattes ; on n'a rien à m'offrir comme cadeau et je comprends, à certaine mimique éplorée, qu'on s'en excuse. Maintenant mes yeux s'accoutument, et je vois grouiller autour de nous des chats et des lapins.

Il me faut faire dans la matinée beaucoup d'autres visites du même genre, pour contenter les notables de l'île, et je pénètre en rampant au fond de je ne sais combien de gîtes obscurs où la foule entre derrière moi, m'enserme dans une confusion de poitrines, de cuisses, nues et tatouées ; peu à peu je m'imprègne d'une senteur de fauve et de sauvage.

Tous sont disposés à me donner des idoles, des casse-tête ou des lances, en échange de vêtements ou d'objets qui les amusent. L'argent, naturellement, ne leur dit rien : c'est bon tout au plus pour orner des colliers ; mais les perles de verre sont d'un effet bien plus beau.

Cependant le plein jour est venu et, de tous côtés, le rideau de nuages se déchire. Alors, les aspects changent ; l'île plus éclairée, plus réelle, se fait moins sinistre, et d'ailleurs je m'y habitue.

Déjà, pour faire des marchés, j'ai livré tout ce que contenaient mes poches : mon mouchoir, des allumettes, un carnet et un crayon ; je me résous à livrer encore ma veste d'aspirant pour obtenir une massue extraordinaire que termine une sorte de tête de Janus à double visage humain, et je continue ma promenade en bras de chemise.

Je suis décidément tombé au milieu d'un peuple d'enfants ; jeunes et vieux ne se lassent pas de me voir, de m'écouter, de me suivre, et portent derrière moi mes acquisitions diverses, mes idoles et mes armes, en chantant toujours des mélopées plaintives. Quand on y songe, en effet, quel événement que notre présence dans leur île isolée, où ils ne voient pas en moyenne tous les dix ans poindre une voile autour d'eux sur l'infini des eaux !

En plus du cortège qui se tient à distance, j'ai aussi conquis des amitiés particulières, au nombre de cinq : Petero, d'abord ; puis deux jeunes garçons, Atamou et Houga ; et deux jeunes filles, Marie et Juaritaï.

Toutes deux sont nues, Marie et Juaritaï, à part une ceinture qui retombe un peu aux places essentielles ; leur corps serait presque blanc, sans le hâle du soleil et de la mer, s'il ne gardait toutefois ce léger reflet de cuivre rouge, qui est le sceau de la race. De longs tatouages bleus, d'une bizarrerie et d'un dessin exquis, courent sur leurs jambes et leurs flancs, sans doute pour en accentuer la sveltesse charmante. Marie, qui fut un enfant baptisé par les missionnaires – ce nom de Marie, à une fille de l'île de Pâques, déroute beaucoup, – n'a pour elle que sa taille de jeune déesse, sa fraîcheur et ses dents. Mais Juaritaï serait jolie partout et dans tous les pays, avec son petit nez fin et ses grands yeux craintifs ; elle a noué à l'antique sa chevelure, artificiellement rougie, dans laquelle des brins d'herbe sont piqués...

L'île de Pâques

Mon Dieu, comme le temps passe ! Déjà dix heures et demie, l'heure à laquelle nous devons rentrer à bord pour le déjeuner, et j'aperçois là-bas, franchissant les lignes de récifs, la baleinière qui arrive pour nous reprendre. Mes deux camarades aussi reviennent de la chasse, suivis comme moi d'un cortège qui chante. Ils ont tué plusieurs mouettes blanches, qu'ils distribuent aux femmes ; mais de lapins, aucun. Quels mauvais commissionnaires nous sommes, tous les trois ! Et les grandes statues que j'étais chargé d'aller reconnaître, moi qui les ai oubliées !...

*

* *

À bord, on nous reçoit bien, quand même, et les officiers s'intéressent à toutes les choses que je rapporte.

Mais je ne tiens pas en place et, dès midi, je retourne à terre auprès de mes amis sauvages.

Il vente toujours, et le vent d'ailleurs doit être familier à cette île de Pâques, située dans la région où l'alizé austral souffle le plus fort. Pourtant il ne reste plus au ciel que des lambeaux tourmentés du sombre vélum de ce matin, et le soleil paraît, dans du bleu profond, un brûlant soleil, car nous sommes ici tout près du tropique.

Quand j'arrive à la grève, je m'aperçois que, dans l'île, c'est l'heure de dormir, l'heure de la sieste méridienne, et mes cinq amis, qui sont là par politesse à m'attendre, assis sur des pierres, ont des yeux très somnolents.

Je dormirais bien quelques minutes, moi aussi, mais où trouver un peu d'ombre pour ma tête, dans ce pays – qui n'a pas un arbre, pas un buisson vert ?

Après hésitation, je vais demander au vieux chef l'hospitalité d'un moment, et, marchant à quatre pattes, je m'insinue en son logis.

Il y fait très chaud et il y a encombrement de corps étendus. C'est que, sous cette carapace, qui a tout juste la contenance d'un canot renversé, le chef habite avec sa famille : une femme, deux fils, une fille, un gendre, un petit-fils, plus des lapins et des poules ; plus, enfin, sept vilains chats, à mine allongée et hauts sur pattes, qui ont plusieurs petits.

On m'installe cependant sur un tapis de joncs tressés et, par déférence, les gens sortent un à un sans bruit pour aller se coucher ailleurs ; je reste sous la garde d'Atamou, qui m'évente avec un chasse-mouches en plumes noires, et je m'endors.

Une demi-heure après, quand je reprends conscience de vivre, je suis complètement seul, au milieu d'un silence où se perçoit le bruit lointain de la mer sur les récifs de corail et, de temps à autre, une courte rafale d'alizé agite les roseaux de la toiture. À ce réveil, dans ce pauvre gîte de sauvages, me vient d'abord la notion d'un dépaysement extrême. Je me sens loin, loin comme jamais, et perdu. Et je suis pris aussi de cette angoisse spéciale qui est l'oppression des îles et qu'aucun lieu du monde ne saurait donner aussi intensément que celui-ci ; l'immensité des mers australes autour de moi m'inquiète soudain, d'une façon presque physique.

Par le trou qui sert de porte, un rayon de soleil pénètre, éclatant, vu du recoin obscur où je suis couché sur le sol de la case, il dessine l'ombre d'une idole qui en surveille l'entrée – et les ombres saugrenues de deux chats à trop longues oreilles, qui rêvent, assis là sur leur derrière, regardant au-dehors. Même cette traînée de lumière et son éclat morne me semblent avoir quelque chose d'étranger, d'extra-lointain, d'infiniment antérieur. Dans cet ensoleillement, dans ce silence, au souffle de ce vent tropical, une tristesse indicible vient m'étreindre au réveil : tristesse des premiers âges humains peut-être, qui serait confusément demeurée dans la terre où je m'appuie, et que surchaufferait à cette heure le toujours même soleil éternel...

Bien entendu, cela passe vite, s'efface comme un caprice d'enfant, dès le plein retour de la vie. Et, sans bouger encore, je m'amuse à examiner les détails de la demeure, tandis que des souris, malgré ces deux chats en sentinelle, font le va-et-vient tranquillement à mes côtés.

La toiture en roseaux qui m'abrite est soutenue par des nervures de palmes ; mais où donc les ont-ils prises, puisque leur île est sans arbres et ne connaît guère d'autre végétation que celle des herbes ?... Dans ce réduit, qui n'a pas un mètre et demi de haut sur quatre mètres de long, mille choses sont soigneusement accrochées : des petites idoles de bois noir, qu'emmaillotent des sparteries grossières, des lances à pointe de silex éclaté, des pagaies à figure humaine, des coiffures en plumes, des ornements de danse ou de combat, et beaucoup d'ustensiles d'aspect inquiétant, d'usage à moi inconnu, qui semblent tous d'une extrême vieillesse. Nos ancêtres des premiers âges, lorsqu'ils se risquèrent à sortir des cavernes, durent construire des huttes de ce genre, ornées d'objets pareils ; on se sent ici au milieu d'une humanité infiniment primitive et, dirait-on, plus jeune que la nôtre de vingt ou trente mille ans.

Mais, quand on y songe, tout ce bois si desséché de leurs masques et de leurs dieux, à quelle époque peut-il remonter et d'où leur est-il venu ?... Et leurs chats, leurs lapins ?... Je veux bien que les missionnaires les leur aient amenés jadis. Mais les souris qui se promènent partout dans les cases, personne, je suppose, ne les a apportées, celles-là ! Alors, d'où arrivent-elles ?... Les moindres choses, dans cette île isolée, soulèvent des interrogations sans réponse ; on s'étonne qu'il puisse y avoir ici une faune et une flore.

*

* *

Quant aux habitants humains de l'île de Pâques, ils sont venus de l'Occident, des archipels de Polynésie, cela ne fait plus question.

D'abord, ils le disent eux-mêmes. D'après la tradition de leurs vieillards, ils seraient partis, il y a deux siècles ou trois, de l'île océanienne la plus avancée vers l'est, d'une certaine île de Rapa qui existe bien réellement et s'appelle encore ainsi. Et c'est en mémoire de cette très lointaine patrie qu'ils auraient nommé leur nouvelle terre Rapa-Nui (la Grande Rapa).

Cette origine étant admise, reste tout le mystère de leur exode et de leur voyage. En effet, la région australe du Grand Océan comprise entre l'Amérique et l'Océanie est à elle seule beaucoup plus large que l'océan Atlantique : elle représente la solitude marine la plus vaste, l'étendue d'eau la plus effroyablement déserte qui soit à la surface de notre monde et, au centre, gît l'île de Pâques, unique, infime et négligeable comme un caillou au milieu d'une mer. En outre, les vents dans cette région ne soufflent pas, comme chez nous, de tous les points du ciel, mais d'une direction constante, et, pour des navires venant de Polynésie, ils ne peuvent qu'être éternellement contraires. Alors, sur de simples pirogues, au bout de combien de mois d'un louvoyage obstiné, avec quels vivres, guidés par quelle prescience inexplicable, comment et pourquoi ces navigateurs mystérieux ont-ils réussi à atteindre justement ce grain de sable, égaré dans une telle immensité¹ ? Depuis leur arrivée, ils auraient perdu tout moyen de communication avec le reste de la terre.

Mais, qu'ils soient des Polynésiens, ces gens-là, des Maoris, c'est incontestable. Devenus seulement un peu plus pâles que leurs ancêtres, à cause du climat nuageux, ils en ont gardé la belle stature, le beau visage très caractérisé, avec l'ovale un peu long et les grands yeux rapprochés l'un de l'autre. Ils ont conservé aussi plusieurs des coutumes de leurs frères de là-bas, et surtout ils en parlent le langage.

1. D'après la tradition des Maoris et leurs généalogies d'ancêtres, cette aventure de leur arrivée à l'île de Pâques ne remonterait qu'à un millier d'années. P. L.

C'est même pour moi l'un des charmes imprévus de cette île que la langue des Maoris y soit parlée, car j'ai commencé de l'étudier dans les livres des missionnaires, en prévision de notre arrivée prochaine à « Tahiti la délicieuse », dont je rêvais depuis mon enfance. Et ici, pour la première fois de ma vie, je puis placer quelques-uns de ces mots qui résonnent à mon oreille d'une façon encore si neuve et si mélodieusement barbare.

*
* *

Les grandes statues, ce soir je ne les oublierai pas comme j'avais fait ce matin. Et, ma sieste méridienne finie, je les demande, dans son propre langage, au premier qui se présente à moi, à Atamou :

— Conduis-moi, je te prie, aux Sépultures.

Et il me comprend à merveille.

J'ai dit sépultures (en tahitien : *mararé*, et à l'île de Pâques : *marai*) parce que ces colosses de pierre, qui font l'objet de notre voyage, ornent les places où l'on ensevelissait, sous des roches amoncelées en tumulus, les grands chefs tombés dans les batailles. Ce nom de *marai*, les indigènes le donnent également aux mille figures de fétiches et d'idoles qui remplissent leurs cases en roseaux et qui, dans leur esprit, sont liées au souvenir des morts.

Donc, nous partons, Atamou et moi, sans cortège par hasard, tous deux seuls, pour visiter le *marai* le plus proche. Et c'est ma première course dans l'île inconnue.

En suivant à petite distance le bord de la mer, nous traversons une plaine, que recouvre une herbe rude, d'espèce unique, de couleur triste et comme fanée.

Sur notre chemin, nous trouvons les ruines d'une petite demeure, pareille à celle que le Danois habite. Atamou m'apprend que c'était la maison d'un *papa farani* (père français, missionnaire), et m'arrête pour me conter à ce sujet, avec une mimique

excessive, une histoire sans doute très émouvante, que je ne démêle pas bien ; je vois seulement à ses gestes qu'il y a eu des guets-apens, des hommes cachés derrière des pierres, des coups de fusil et des coups de lance. Que lui ont-ils fait, à ce pauvre prêtre ?... On ne sait jamais à quel degré de férocité soudaine peut atteindre un sauvage, ordinairement doux et câlin, lorsqu'il est poussé par quelque une de ses passions d'homme primitif, ou par quelque superstition ténébreuse. Il ne faut pas oublier non plus qu'un instinct de cannibalisme sommeille au plus intime de ces natures polynésiennes, si accueillantes et d'apparence débonnaire : ainsi, là-bas, en Océanie, aux îles de Routouma et d'Hivaoa, des Maoris, d'un aspect charmant, à l'occasion vous mangent encore.

Son histoire contée, Atamou, persuadé que j'ai très bien compris, me prend par la main, et nous continuons notre route.

Devant nous, voici un monticule de pierres brunes, dans le genre des cromlechs gaulois, mais formé de blocs plus énormes ; il domine d'un côté la mer où rien ne passe, de l'autre la plaine déserte et triste, que limitent au loin des cratères éteints. Atamou assure que c'est le *marai* et tous deux nous montons sur ces pierres.

On dirait une estrade cyclopéenne, à demi cachée par un éboulement de grosses colonnes, irrégulières et frustes. Mais je demande les statues, que je n'aperçois nulle part – et alors Atamou, d'un geste recueilli, m'invite à regarder mieux à mes pieds. J'étais perché sur le menton de l'une d'elles, qui, renversée sur le dos, me contemplait fixement d'en bas, avec les deux trous qui lui servaient d'yeux. Je ne me l'imaginai pas si grande et informe, aussi n'avais-je pas remarqué sa présence. En effet, elles sont là une dizaine, couchées pêle-mêle et à moitié brisées : quelque dernière secousse des volcans voisins, sans doute, les a culbutées ainsi, et le fracas de ces chutes a dû être lourdement terrible. Leur visage est sculpté avec une inexpérience enfantine ; des rudiments de bras et de mains sont à peine indiqués le long de leur corps tout rond, qui les fait ressembler à des piliers trapus.

Mais une épouvante religieuse pouvait se dégager de leur aspect, quand elles se tenaient debout, droites et colossales, en face de cet océan sans bornes et sans navires. Atamou me confirme d'ailleurs qu'il y en a d'autres, dans les lointains de l'île, beaucoup d'autres, toute une peuplade gisante et morte, le long des grèves blanchies par le corail.

Aux pieds du *marai* est une petite plage circulaire, entourée de rochers, sur laquelle nous descendons ; l'émiettement, par la mer, des coraux de toute espèce lui a fait un sable d'une blancheur neigeuse, semé de frêles coquilles précieuses et de fins rameaux de corail rose.

Pendant l'alizé, comme hier, souffle avec une violence croissante, à mesure que la journée s'avance. Il apporte à nouveau, du fond des solitudes de la mer Australe, tout un banc de nuages noirs, si noirs que les montagnes, les vieux volcans refroidis, recommencent de se détacher en clair sur le ciel soudainement obscur. Et Atamou, qui voit la pluie prochaine, précipite notre retour.

En effet, à mi-chemin, nous prend une ondée rapide, tandis que le vent furieux couche entièrement les herbes dans toute l'étendue de la plaine ; alors, sous des roches qui surplombent en voûte, nous nous arrêtons à l'abri – au milieu d'un essaim de libellules rouges. D'où sont-elles venues, celles-là, encore ?... Et les papillons, que nous avons vus courir au-dessus de ces tapis d'herbes pâles, les papillons blancs, les papillons jaunes, qui donc en a apporté la graine, à travers huit cents lieues d'Océan ?...

Très vite ils s'en vont, ces nuages en troupe sombre, continuer leur course sur les déserts de la mer, après avoir arrosé en passant la mystérieuse île. Et, quand nous revenons à la baie où se tient notre frégate, le soleil du soir rayonne.

Les environs de cette baie, où sont groupées les cases de roseaux, ont en ce moment un aspect bien insolite de vie et de joie, car tous les officiers du bord s'y sont promenés durant l'après-midi, chacun escorté d'une petite troupe d'indigènes, et,

maintenant que l'heure de rentrer approche, ils attendent l'arrivée des canots, assis là par terre au milieu des grands enfants primitifs qui ont été leurs amis de la journée et qui chantent pour leur faire plus de fête. Je prends place, à mon tour, et aussitôt mes amis particuliers viennent en courant se serrer auprès de moi, Petero, Houga, Marie et la jolie Juaritaï. Notre présence de quelques heures a déjà, hélas, apporté du ridicule et de la mascarade dans ce pays de l'âpre désolation. Nous avons presque tous échangé, contre des fétiches ou des armes, de vieux vêtements quelconques, dont les hommes aux poitrines tatouées se sont puérilement affublés. Et la plupart des femmes, par convenance ou par pompe, ont mis de pauvres robes sans taille, en indienne décolorée, qui avaient dû jadis être offertes à leurs mères par les prêtres de la mission, et dormaient depuis longtemps sous le chaume des cases.

Ils chantent, les Maoris ; ils chantent tous, en battant des mains comme pour marquer un rythme de danse. Les femmes donnent des notes aussi douces et flûtées que des notes d'oiseau. Les hommes, tantôt se font des petites voix de fausset toutes chevrotantes et grêles, tantôt produisent des sons caverneux, comme des rauquements de fauves qui s'ennuient. Leur musique se compose de phrases courtes et saccadées, qu'ils terminent toujours par de lugubres vocalises descendantes, en mode mineur ; on dirait qu'ils expriment l'étonnement de vivre, la tristesse de vivre, et pourtant c'est dans la joie qu'ils chantent, dans l'enfantine joie de nous voir, dans l'amusement des petits objets nouveaux par nous apportés.

Joie d'un jour, joie qui, demain, quand nous serons loin, fera pour longtemps place à la monotonie et au silence. Prisonniers sur leur île sans arbres et sans eau, ils sont, ces chanteurs sauvages, d'une race condamnée, qui, même là-bas en Polynésie, dans les îles mères, va s'éteignant très vite ; ils appartiennent à une humanité finissante et leur singulier destin est de bientôt disparaître...

L'île de Pâques

Pendant que ceux-là battent des mains et s'amuse, mêlés si familièrement à nous, d'autres personnages nous observent dans une immobilité pensive. Sur des roches en amphithéâtre, qui nous dominant et font face à la mer, se tient échelonnée toute une autre partie de la population, plus craintive ou plus ombrageuse, avec qui nous n'avons pu lier connaissance : des hommes très tatoués, farouchement accroupis, les mains jointes sous les genoux ; des femmes assises dans des poses de statue, ayant aux épaules des espèces de manteaux blanchâtres et, sur leurs cheveux noués à l'antique, des couronnes de roseaux. Pas un mouvement, pas une manifestation, pas un bruit ; ils se contentent de nous regarder, d'un peu haut et à distance. Et, quand nous nous éloignons dans nos canots, le soleil couchant, déjà au ras de la mer, leur envoie ses rayons rouges, par une trouée dans de nouveaux nuages, encore soudainement venus ; il n'éclaire que leurs groupes muets et leur rocher, qui se détachent lumineux sur l'obscurité du ciel et des cratères bruns...

*

* *

Le soir, à bord, étant de service pour la nuit, je parcours les documents que possède l'amiral sur l'île de Pâques, depuis qu'elle a été découverte par les hommes « civilisés », et je constate, d'ailleurs sans surprise, que ce sont les civilisés qui ont montré, vis-à-vis des sauvages, une sauvagerie ignoble.

Vers 1850, en effet, une bande de colons péruviens imagina d'envoyer ici des navires pour faire une rafle d'esclaves : les Maoris se défendirent comme ils purent, avec des lances et des pierres, contre les fusils des agresseurs ; ils furent battus, cela va sans dire, tués en grand nombre, et des centaines d'entre eux, capturés odieusement, durent partir en esclavage pour le Pérou. Au bout de quelques années, cependant, le gouvernement de Lima fit rapatrier ceux qui n'étaient pas morts de mauvais

traitements ou de nostalgie. Mais les exilés, en rentrant chez eux, y rapportèrent la variole, et plus de la moitié de la population périt de ce mal nouveau, contre lequel les sorciers de l'île ne connaissaient point de remède.

III

5 janvier.

Aujourd'hui encore, nous obtenons du commandant, un de mes camarades et moi, un canot à nos ordres pour nous rendre dès le matin dans l'île, et nous partons au petit jour. Il vente comme hier, et nous avons l'alizé droit debout, ce qui retarde notre marche à l'aviron, nous arrose d'embruns, nous mouille de la tête aux pieds. Non sans peine, nous atteignons la plage, nous étant un peu trompés de route au milieu des récifs de corail, qui sont plus que jamais bruissants et couverts d'écume blanche.

Atamou et les amis d'hier accourent pour nous recevoir, avec quelques sauvages de figure inconnue – et je fais parmi ces derniers l'acquisition matineuse d'un dieu en bois-de-fer, au visage triste et féroce, coiffé de plumes noires.

C'est la première fois que mon camarade descend à terre, et, sur sa demande, je le mène d'abord voir l'antique *marai*, auquel nous allons décidément tenter aujourd'hui d'enlever une statue. Des gens nous suivent en grande troupe, ce matin, à travers la plaine d'herbages mouillés, et, arrivés là-bas, se mettent à danser sur les dalles funéraires et sur les idoles couchées, à danser partout comme une légion de farfadets, échevelés et légers dans le vent qui siffle, nus et rougeâtres, bariolés de bleu, corps sveltes et clairs parmi les pierres brunes et devant les horizons noirs ; ils dansent, ils dansent, sur les énormes figures, heurtant de leurs doigts de pieds, sans bruit, les fronts des colosses, les nez ou les

joues. Et on n'entend guère non plus ce qu'ils chantent, dans le fracas toujours croissant des rafales et de la mer...

Les hommes de Rapa-Nui, qui vénèrent tant de petits fétiches et de petits dieux, paraissent tous sans respect pour ces sépultures : ils ne se souviennent plus des morts endormis là-dessous¹.

*

* *

Nous retournons ensuite à la baie déjà familière, où sont les cases de roseaux, et là je commence à circuler d'une manière moins pompeuse qu'hier, en petit cortège maintenant, accompagné de mes seuls intimes, comme quelqu'un qui serait déjà du pays. Des hommes, qui me croisent, se bornent à me toucher la main ou à me faire un signe amical, en continuant leur route.

« Ia ora na, laio ! » (Bonjour, ami !) me disent la cheffesse et sa fille, qui sont dans un champ à arracher des patates douces et ne se dérangent plus de leur besogne. Le vieux chef me reçoit dans une caverne attenante à sa demeure, où il passe sa vie accroupi, les mains jointes sous ses genoux bleuis de tatouages ; avec sa figure rayée de bleu sombre, ses longs cheveux, ses longues dents et son habitude de s'immobiliser dans des poses de bête, il serait d'apparence affreuse, sans la douceur extrême de son regard. Je ne semble plus l'intéresser particulièrement et j'abrège ma visite.

Désirant emporter une de ces coiffures en plumes noires, d'un mètre de largeur, comme j'en ai vu sur la tête de quelques vieux personnages difficiles à aborder, je m'en ouvre à Houga, celui qui

1. L'opinion admise est que les statues de l'île de Pâques n'ont pas été faites par les Maoris, mais qu'elles sont l'œuvre d'une race antérieure, inconnue et aujourd'hui éteinte. Cela est vrai peut-être pour les grandes statues de Hanoraraku, dont je parlerai plus loin. Mais les innombrables statues qui garnissaient jadis les *marai* au bord des plages appartiennent bien à la race maorie et représentent vraisemblablement l'Esprit des Sables et l'Esprit des Roches. P. L

comprend le mieux mes phrases hésitantes, et nous commençons ensemble nos recherches. Il m'introduit alors dans plusieurs cases, où sont accroupis des ancêtres à figure bleue et à dents blanches, immobiles comme des momies, et qui d'abord ne paraissent pas remarquer ma présence. L'un d'eux cependant est occupé : il arrache les dents à une mâchoire humaine pour remettre des yeux d'émail à son idole. Il y a là en effet, accrochées sous la toiture, de très grandes couronnes de plumes ; mais les vieillards en demandent des prix fous : mon pantalon de toile blanche, et ma veste d'aspirant avec ses galons d'or – ma veste neuve, puisque hier j'ai vendu l'autre. C'est trop cher ; il faut y renoncer. Et Houga, me voyant désolé, me propose d'en réparer pour ce soir une un peu ancienne, un peu usée qu'il possède chez lui, et de me la céder en échange d'un pantalon seulement – ce que j'accepte.

Allons maintenant faire au vieux Robinson danois notre visite, depuis hier promise.

Les abords de sa maisonnette, à eux seuls, sont déjà pour serrer le cœur, avec ce semblant de véranda, ce semblant de petit jardin, où poussent quelques maigres plantes dont il a dû apporter les graines. Quel exil que celui de cet homme, qui, en ce pays presque vide, n'a même pas un bouquet d'arbres, même pas un peu de verdure où reposer sa vue. Et en cas de détresse, de maladie ou de menace de mort, aucune possibilité de communiquer avec le reste du monde...

Il est parti dès l'aube pour la chasse aux lapins, nous explique avec mille grâces et en nous priant d'entrer quand même, son épouse morganatique : une Maorie entre deux âges et plutôt fanée, qui est naturellement la grande élégante de l'île et qui porte ce matin une tunique en mousseline jaune, avec une couverture de voyage en laine rouge, jetée comme un châle sur les épaules. Elle nous offre l'eau fraîche et claire d'une gargoulette, présent rare, car il n'y a point de sources à Rapa-Nui ; les

indigènes ramassent de l'eau quand il pleut et la conservent dans des gourdes où elle a vite fait de se corrompre, ou bien vont en chercher au fond des cratères, dans des mares souvent taries. Quel dénuement et quelle tristesse, dans cette solitaire demeure. Et dire qu'il serait impossible à cet homme de se procurer autre chose, même en le voulant, puisqu'ici il n'y a rien nulle part.

Ailleurs, les ermites, les reclus peuvent toujours, si l'angoisse les prend, s'en aller ou appeler au secours, mais celui-là... on se sent froid à l'âme rien qu'en songeant à ce que doivent être pour lui les pluvieux crépuscules, les tombées de nuit par mauvais temps, les veillées d'hiver...

Nous ne voulons pas abuser davantage de l'accueil de cette dame, d'autant plus que cela risquerait de tourner mal pour l'un de nous, ou même pour tous deux, et à l'heure du repas de nos canotiers (dix heures), nous rentrons à bord, où, depuis le matin, sont commencés les préparatifs de l'enlèvement de la statue, l'amiral ayant décidé que ce serait aujourd'hui si possible, et que nous partirions ensuite pour l'Océanie.

À midi, l'expédition est prête à aller chercher la grande idole. Dans la chaloupe de la frégate, on a embarqué d'énormes palans, une sorte de chariot improvisé et une corvée de cent hommes, sous la conduite d'un lieutenant de vaisseau. Mais je suis de service à bord, moi, hélas, et je contemple mélancoliquement tout ce monde qui va partir.

À la dernière minute pourtant, l'amiral, dont je suis l'« aspirant de majorité », me fait appeler sur son balcon. Il remettra à demain ma journée de garde, à condition que je lui rapporte un croquis exact du *marai* avant qu'on en ait changé l'aspect. – C'est étonnant ce que cela m'aura servi pendant cette campagne, de savoir dessiner, pour obtenir ainsi des permissions d'aller courir ! – Et je saute avec joie dans la chaloupe, déjà bondée de monde, où les matelots ont des figures de gens qui se rendent à une fête.

Très chargée, la chaloupe a du mal à franchir les récifs, par une passe nouvelle, qui nous fera accoster dans une baie plus voisine du *marai*. Nous arrivons tout de même, mais on

s'inquiète de ce que sera le retour, avec le poids de l'idole en plus, et il faudra sûrement faire deux voyages pour ramener les cent matelots.

Les indigènes se sont réunis en masse sur la plage et poussent des cris perçants pour nous recevoir. Depuis hier, la nouvelle de l'enlèvement prochain de la statue s'est répandue parmi eux, et ils sont accourus de toute part pour nous regarder faire ; il en est venu même de ceux qui habitent la baie de La Pérouse, de l'autre côté de l'île, aussi voyons-nous beaucoup de figures nouvelles.

Le lieutenant de vaisseau qui commande la corvée tient à ce que les cent hommes s'acheminent vers le *marai* en rangs et au pas, les clairons sonnans la marche ; cette musique jamais entendue met la peuplade entière dans un état de joie indescriptible – et ils deviennent difficiles à tenir en bon ordre, les matelots, avec toutes ces belles filles demi-nues, qui autour d'eux gambadent et s'amuse.

Au *marai*, par exemple, il n'y a plus de discipline possible : cela devient une folle confusion de vareuses de marine et de chairs tatouées, une frénésie de mouvement et de tapage ; tout ce monde se frôle, se presse, chante, hurle et danse. Au bout d'une heure, à coups de pinces et de leviers, tout est bousculé, les statues plus chavirées, plus brisées, et on ne sait pas encore laquelle sera choisie.

L'une, qui paraît moins lourde et moins fruste, est couchée la tête en bas, le nez dans la terre ; on ne connaît pas encore sa figure, et il faut la retourner pour voir. Elle cède aux efforts des leviers manœuvrés à grands cris, pivote autour d'elle-même et retombe sur le dos avec un bruit sourd. Son retournement et sa chute donnent le signal d'une danse plus furieuse et d'une clameur plus haute. Vingt sauvages lui sautent au ventre et y gambadent comme des forcenés. Ces vieux morts des races primitives, depuis qu'ils dorment là sous leur tumulus, n'ont jamais entendu pareil vacarme, si ce n'est peut-être quand ces

statues ont perdu l'équilibre, secouées toutes ensemble par quelque tremblement de terre, ou bien tombant de vieillesse, une à une, le front dans l'herbe.

C'est bien celle-là, décidément, la dernière touchée et retournée, que nous allons emporter ; non pas tout son corps mais seulement sa tête, sa grosse tête qui pèse déjà quatre ou cinq tonnes ; alors, on se met en devoir de lui scier le cou. Par bonheur, elle est en une sorte de pierre volcanique assez friable, et les scies mordent bien, en grinçant d'une manière affreuse.

*

* *

Ayant terminé, dans la bousculade, mes croquis pour l'amiral, je m'en vais, moi ; la fin de la manœuvre et l'embarquement de l'idole massacrée ne m'intéressent plus. Avec mes fidèles, Atamou, Petero, Marie et Juaritaï, je m'en retourne vers la baie où sont les cases en roseaux, pour voir un peu à la réparation de ma couronne de plumes, que Houga m'a promis de finir ce soir même.

Et je le trouve bien au travail, comme je l'espérais, ce brave petit sauvage ; il a coupé la queue à un coq noir pour remplacer les plumes avariées, et cela avance, cela prend vraiment très grand air.

Le vieux chef, comme je passe devant sa grotte, m'appelle par signes d'un air engageant et confidentiel, il me montre une poussière sombre, qu'il tient enveloppée dans un étui de feuilles mortes et qu'il nomme « tatou ». C'est de la poudre à tatouer, et, puisque je semble apprécier l'industrie de Rapa-Nui, il me propose de me faire sur les jambes quelques légers dessins bleus, en échange de mon pantalon que je lui offrirais pour sa peine.

Un autre vieillard aussi m'emmène chez lui, pour échanger, contre une boîte d'allumettes suédoises, une paire de boucles d'oreilles en épine dorsale de requin. Je rapporterai donc, ce soir encore, mille choses étonnantes.

Dominant cette baie, qui est devenue notre quartier général, il y a le cratère de Rano-Kaou¹, le plus large peut-être et le plus régulièrement circulaire qui soit au monde. Vu du ciel, il doit faire l'effet de ceux que les télescopes nous révèlent dans la lune. C'est un colisée immense et magnifique, dans lequel manœuvrerait aisément toute une armée. Le dernier des rois de Rapa-Nui était monté s'y cacher avec son peuple, lors de l'invasion péruvienne, et là eut lieu le grand massacre. Les sentiers qui y mènent sont remplis d'ossements, et des squelettes entiers apparaissent encore, couchés dans l'herbe.

À l'extrême déclin du soleil, je reviens m'asseoir avec mes cinq amis en face de la mer, au point où nous avons déjà pris l'habitude d'attendre ensemble l'arrivée des canots. Ce sera la dernière fois peut-être, car j'aperçois là-bas au loin la chaloupe qui retourne à bord et, au milieu de l'entassement des matelots vêtus de blanc, la grosse tête brune de l'idole qui s'en va en leur compagnie ; donc, la manœuvre s'est terminée à souhait, et nous avons chance de partir demain². Je dis presque : tant pis, car volontiers je serais resté encore.

*
* *

1. À l'île de Pâques, le nom de tous les volcans commence par Rano, ce qui signifie proprement : étang. C'est qu'en effet, la partie profonde de tous ces cratères est devenue avec le temps un marécage, où les indigènes, après les pluies, viennent chercher de l'eau. Mais, pour avoir choisi cette appellation de Rano, il faut donc que les Maoris, en prenant possession de l'île, aient trouvé ces volcans déjà éteints et convertis en réservoirs. Cela détruirait cette théorie généralement admise que l'île aurait été bouleversée et diminuée par le feu depuis que les Maoris l'habitent. P. L.

2. Cette tête d'idole est aujourd'hui à Paris, au Jardin des Plantes, à l'une des entrées du Muséum. P. L.

L'île de Pâques

Mais le soir, au moment de me coucher dans mon hamac, je suis appelé chez le commandant, et je pressens du nouveau pour la journée suivante.

Il m'annonce en effet que le départ est ajourné de vingt-quatre heures. Demain il a le projet de se rendre, avec quelques officiers, dans la région plus éloignée, où des idoles, très différentes de celles à notre connaissance, restent encore debout. La course probablement sera pénible et longue ; sur la carte, que nous examinons ensemble, cela fait, pris à vol d'oiseau avec un compas, six lieues, qui en représentent bien sept ou huit, avec les détours, les montées, les descentes. Et il me demande si je veux l'accompagner. J'en meurs d'envie, cela va sans dire. Mais demain, je suis de garde, hélas ! moi, m'étant promené aujourd'hui tout le jour. – « Ça, dit-il, j'en fais mon affaire avec l'amiral. » – Et il ajoute en riant : « À une condition – Ah ! oui, les dessins ! »

Il va falloir que je dessine les statues sous toutes les faces et pour tout le monde. Tant qu'on voudra, pourvu qu'on m'emmène¹ !

IV

6 janvier.

Avant quatre heures du matin, par une nuit encore noire, sous un ciel épais, nous quittons la frégate. Et avant jour nous atteignons la plage, choisissant pour débarquer un point difficile et solitaire, afin de ne pas donner l'éveil aux indigènes qui, tous, voudraient nous suivre. Nous sommes quatre de l'état-major, le

1. Nous sommes en 1872. On n'avait encore inventé ni les photo-jumelles, ni les kodaks, et personne à bord ne faisait de photographie. P. L.

De l'île de Pâques à Obock

Un vieux collier	337
En passant à Mascate	343
À Séoul	351
Premier aspect de Londres	367
Après l'effondrement de Messine	373
Berlin vu de la mer des Indes	375
Vieille barque, vieux batelier	385
New York entrevu par un barbare d'Orient	387
La femme turque	409

PIERRE LOTI

DE L'ÎLE DE PÂQUES À OBOCK, EN PASSANT PAR SÉOUL...

Auteur prolifique, Pierre Loti, au fil de ses nombreux voyages, a tenu scrupuleusement son journal, qui lui fournissait la matière indispensable à la rédaction de ses grands romans. Il a aussi inondé les grands journaux de son temps d'articles, reportages, prises de position, discours, voire philippiques enflammées, innombrables.

Pour notre intégrale des *Voyages* de Loti, six volumes parus depuis 2012, demeurait toute une matière, textes courts, récits brefs, rapides escales où cependant, avec son œil kaléidoscopique, Loti voit tout, comprend tout et le raconte avec son génie coutumier. Il eût été dommage d'en priver le lecteur. Voici donc une collection de ces « choses vues », comme disait Loti, de ses « impressions de voyages ». Accompagnons-le au Monténégro, à Obock, aux États-Unis, à Séoul, à Mascate, entre autres, avec la même ferveur.

Pierre Loti par le Studio Phébus



ARTHAUD